

**Simon
Critchley**

La religion peut-elle vous libérer ?

Un sermon sur le bonheur diabolique

**traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Jean-François Chaix**

« Le christianisme met les hommes en demeure de renoncer au monde, mais les parties de ce monde les plus acquises à Mammon — l'Europe et l'Amérique — sont la propriété de nations qui se déclarent chrétiennes et glorifient la propriété. »

Melville, *Pierre ou les ambiguïtés*

Après quarante jours et quarante nuits de jeûne dans le désert, Jésus a légèrement faim, et cela se comprend. C'est alors que le diable apparaît pour le tenter. La tentation prend la forme d'un interrogatoire, trois questions pour être précis. La première concerne la nourriture. Le diable dit, et je le paraphrase quelque peu : « Si tu es le fils de Dieu comme tu le prétends, transforme en pains les cailloux du désert stérile. Fais-le non point pour te nourrir toi-même, affamé que tu es, mais pour nourrir ceux qui pourraient être tes disciples, ô Fils de Dieu. Transforme ces pierres en miches et les gens te suivront comme des moutons. Nourris-les, puis demande-leur d'être vertueux. D'abord la nourriture, ensuite l'éthique. Accomplis ce miracle et chacun sera heureux de devenir ton esclave ».

Jésus répond : « Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort par la bouche de Dieu ». En d'autres termes : « l'homme doit manger le pain du ciel ». Jésus refuse d'opérer le miracle qu'il pourrait aisément accomplir — après tout, il est Dieu. Et cela au nom de quoi ? Nous y reviendrons.

Le diable pose deux autres questions qui sont mentionnées dans un ordre différent chez Matthieu et Luc. Jésus est transporté à Jérusalem et placé sur le pinacle du temple. Satan l'invite à se jeter dans le vide. Car s'il est le Fils de Dieu, l'armée des anges à ses ordres lui évitera de s'écraser sur une pierre. Et ce tour de passe-passe accompli dans le tohu-bohu surpeuplé de la ville sainte paraîtra un mystère impressionnant qui incitera les fidèles à la dévotion. Le mystère est par définition incompréhensible. Mais Jésus refuse catégoriquement et dit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ».

La troisième et dernière tentation renchérit sur les précédentes. Le diable mène Jésus à une montagne très élevée et lui montre tous les royaumes de la terre habitée. « Je te donnerai l'autorité sur ces royaumes et leur gloire, car ils m'ont été donnés et je les donne à qui je veux. Mais si tu te prosternes devant moi, tu auras la puissance et la gloire ». La réponse de Jésus dans le Nouveau Testament tient en peu de mots : « Va-t-en, Satan. »

Sur ce, le diable s'évapore comme la rosée sous le soleil du désert.

En refusant ces trois tentations et en réfutant ces trois questions, Jésus nie le pouvoir de trois forces : le *miracle*, le *mystère* et l'*autorité*. Bien entendu,

toutes trois sont liées : le moyen le plus simple de pousser les foules à suivre un chef consiste à leur offrir la garantie miraculeuse du pain, à savoir la manne inépuisable de l'abondance économique et de la richesse. Fais de nous tes esclaves, si tu le souhaites, mais nourris-nous résolument. Le mystère de l'autorité confirme la confiance que nous plaçons en elle : l'idée d'une main invisible ou de forces du marché mystérieuses et bienveillantes tendant au bien-être des humains. Ce que le diable promet à Jésus dans la dernière tentation n'est rien d'autre que l'autorité politique totale, le rêve d'un État universel. Plus besoin de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, ni à César ce qui est à César. Le pouvoir temporel et éternel peuvent être unifiés sous une autorité théologique et politique catholique dans le but avoué d'assumer le bonheur, l'harmonie et l'unité universels.

Cela paraît formidable, n'est-ce pas ? Alors pourquoi Jésus refuse-t-il les tentations du diable ? Dans Jean 8, quand Jésus tente de convaincre les scribes et les Pharisiens de sa divinité — ce qui s'avère plutôt difficile — il leur dit que s'ils ont foi en lui, ils auront foi dans la vérité, et cette vérité vous rendra libres ou, plus précisément, *la vérité libérera*. La première chose qui saute aux yeux dans ce passage, c'est la proximité — l'identité peut-être — de la foi et de la vérité. La vérité, ce ne sont pas les vérités empiriques de la science naturelle ou les vérités propositionnelles de la logique. La vérité se comprend comme une sorte de *promesse*, de loyauté ou de fidélité à ce à quoi on est *promis*. Ce serait une expérience de la vérité qui surgirait avec l'avènement de l'amour. La seconde chose qui saute à l'esprit, c'est l'idée que la vérité comprise comme vérité de la foi, libérera — *eleutheros*.

Une question se pose : qu'entend-on ici par liberté et est-ce au nom d'une telle liberté que Jésus refuse les tentations du diable ? Tel est, bien sûr, l'argument suprêmement séduisant du Grand Inquisiteur au cœur des *Frères Karamazov* de Dostoïevski. À vrai dire, cela paraît un argument assez étrange venant d'Ivan Karamazov, débauché notoire pour qui tout est permis. Comme le remarque son frère cadet, Aliocha (le prétendu héros du livre), l'argument est apparemment une louange et non pas un rejet de Jésus.

Ivan a écrit un poème en prose situé dans la Séville du XVI^e siècle, durant la période la plus terrible de l'Inquisition qui voit les hérétiques brûlés vifs comme des incendiaires. Un jour, après un *autodafé* particulièrement grandiose où près d'une centaine d'hérétiques ont été brûlés par le Grand Inquisiteur, l'éminent cardinal, en présence du roi, de la cour et de charmantes dames, le Christ apparaît soudain. Ce qui est bizarre, c'est que Jésus est instantanément reconnu, les gens pleurent de joie, les enfants jettent des fleurs à ses pieds et une foule énorme se rassemble à l'extérieur de la cathédrale. À ce moment précis, le Grand Inquisiteur passe devant l'édifice et il comprend aussitôt ce qui se passe. Son visage s'assombrit. Mais tels sont son pouvoir et la peur qu'il inspire que la foule se tait brusquement et lui ouvre un passage. Il ordonne que Jésus soit arrêté et jeté en prison.

Un peu plus tard, le Grand Inquisiteur arrive et s'immobilise sur le seuil de la cellule d'où il observe Jésus en silence pendant la majeure partie de sa visite. Face à face, ils se regardent dans les yeux. Ni l'un ni l'autre ne se dérobe. Enfin, le Grand Inquisiteur prend la parole : « Demain, je te condamnerai au

bûcher comme le pire des hérétiques. Et les gens qui te baisaient les pieds aujourd'hui se précipiteront pour ramasser les braises de ton bûcher. Ne sais-tu pas cela ? Oui, tu le sais peut-être. » Et il ajoute : « Alors, pourquoi viens-tu nous déranger ? » Jésus ne répond rien.

La question du Grand Inquisiteur paraît paradoxale : comment la réapparition de Jésus pourrait-elle empêcher la toute puissante Église catholique de fonctionner ? L'Église ne chérît-elle pas le nom du Christ ? La réponse est fascinante. Pour le Grand Inquisiteur, ce que Jésus a apporté au monde était la *liberté*, plus particulièrement la liberté de la foi : la vérité qui libérera. Et c'est là où nous commençons peut-être à sympathiser avec le Grand Inquisiteur. Pendant quinze cents ans, dit-il, les chrétiens se sont colletés avec cette liberté. Le Grand Inquisiteur lui aussi est parti au désert dans sa jeunesse, il s'est nourri de racines et de sauterelles, il a tenté d'atteindre à la parfaite liberté défendue par Jésus. « Mais maintenant c'est fini et bien fini, ajoute-t-il. Après quinze siècles de luttes, l'Église a enfin vaincu la liberté et elle l'a fait pour le bonheur des hommes. »

Qu'est-ce qui rend les êtres humains heureux ? Un mot, le *pain*. Et ici nous revenons à la réponse de Jésus à la tentation du diable dans le désert. En refusant de transformer miraculeusement les cailloux en miches de pain, Jésus renonce au pain et choisit la liberté, le pain du ciel. Jésus refuse le miracle, le mystère et l'autorité au nom de la liberté radicale de conscience. Le problème est que cette liberté est un fardeau excessif pour les êtres humains. Elle est trop exigeante — elle est, pourrait-on dire, infiniment exigeante. Comme l'énonce le père Mapple, le prédicateur à la chaire du baleinier au début de *Moby Dick* (un rôle joué avec une puissance terrifiante par Orson Wells dans l'adaptation cinématographique de John Huston en 1956) : « Dur est le commandement de Dieu. Pour lui obéir, nous devons nous désobéir à nous-mêmes ». Si la vérité libère, alors cette liberté est difficile — peut-être intolérable.

Pour le Grand Inquisiteur, la dureté et le caractère infiniment exigeant du commandement de Dieu font que « l'homme est tourmenté par une grande anxiété, celle de trouver rapidement quelqu'un à qui remettre ce cadeau de liberté avec lequel la misérable créature est née ». Accomplissez le miracle du pain, et les gens vous adoreront. Éliminez leur liberté par une soumission à un mystère qui dépasse l'entendement, et ils obéiront à votre autorité. Ils seront heureux. Et qui sait, ils s'estimeront peut-être libres dans ce bonheur.

Ici, par liberté il faut comprendre non pas la liberté rigoureuse de la foi, mais la multiplication des désirs dont la succession rapide équivaut au bonheur. Une liberté dégradée et gouvernée par une rationalité totalement instrumentale qui est une fin en soi. Cependant, à quoi mène la multiplication des désirs ? Chez le riche, à l'isolement d'un hédonisme résolu et au suicide spirituel. Chez le pauvre, à l'envie grotesque et meurtrière d'être comme le riche. Et — c'est la *pièce de résistance* de l'hypocrisie — le riche comme le pauvre sont la proie d'une idéologie qui prétend que les êtres humains sont de plus en plus mondialisés et connectés entre eux, et par conséquent unis dans une communauté mondiale virtuelle qui annule les distances. Mais cela n'est pas. Ce qui nous unit est ce qui nous sépare des autres : le

développement galopant d'une vision utilitaire de la liberté, la multiplication sans fin de désirs banaux. La seule chose qui nous relie les uns aux autres c'est notre isolement mutuel.

Retournons à la cellule où Jésus est emprisonné. Le Grand Inquisiteur reconnaît que, compte tenu du fardeau excessif de la liberté de conscience, « nous avons corrigé Ton œuvre et l'avons fondée sur le miracle, le mystère et l'autorité ». D'où la question du Grand Inquisiteur : « Pourquoi viens-tu nous déranger ? »

Puis vient dans le monologue du Grand Inquisiteur le moment vraiment révélateur que Jésus connaît déjà (c'est normal puisqu'il est Dieu). Sachant que Jésus sait, le cardinal dit : « C'est peut-être Ta volonté de l'entendre de ma bouche ? Alors, écoute. Nous ne travaillons pas avec Toi, mais avec *lui* — là est notre mystère. » L'Église est de connivence avec le diable. Elle est assise à califourchon sur la Bête et lève vers le ciel la coupe marquée « Mystère ». Le Grand Inquisiteur est diabolique. Voilà pourquoi les tentations que Jésus a rencontrées dans le désert le fascinent tellement. L'Église a été séduite par ces tentations au nom de Jésus.

Le paradoxe est que l'Église a accepté ces tentations dans l'espoir de trouver — comme le dit élégamment le Grand Inquisiteur — « le moyen d'unir tout le monde dans une fourmilière unanime et harmonieuse ». Le rêve d'une Église universelle, ou d'un État universel, ou de l'unité des nations, ou d'un ordre mondial cosmopolite fondé sur la paix perpétuelle, ou tout ce qu'on veut, est la tentation la plus convaincante et la plus dangereuse du diable. La liberté proclamée par Jésus est trop exigeante ; elle rend les gens malheureux. Nous préférons un bonheur diabolique à une liberté insupportable. Les humains veulent être sauvés de l'angoisse immense et de la terrible souffrance que la liberté de décider leur fait endurer.

Et ainsi, ils seront tous heureux, sauf ceux qui, tel le Grand Inquisiteur, protègent le mystère et connaissent le secret. Mais ce prix vaut la peine d'être payé. En revanche, les vrais chrétiens se considèrent comme les élus : les 12 000 de chacune des 12 tribus qui seront la compagnie des saints pendant le millénaire qui suit le second avènement du Christ. C'est pourquoi le Grand Inquisiteur dit : « J'ai fait marche arrière et j'ai rejoint les rangs de ceux qui *ont corrigé Ton œuvre*. J'ai quitté l'orgueilleux et je suis retourné à l'humble pour le bonheur des humbles. » Voilà pourquoi le Christ dérange le travail de l'Église et doit être brûlé comme un hérétique.

À ce stade, le Grand Inquisiteur cesse de parler. Le silence s'installe. Le prisonnier Jésus continue de regarder avec douceur le cardinal, lequel se languit de l'entendre parler, de dire quelque chose, aussi terrible que ce soit. Jésus se lève, s'approche du vieil homme et baise doucement ses lèvres exsangues. Le Grand Inquisiteur frissonne, mais ce baiser rayonne encore dans son cœur. Il se met debout et se dirige vers la porte en disant à Jésus : « Va t'en et ne reviens plus... Ne reviens plus... jamais, jamais ! »

Revenons aux deux frères Karamazov. Ivan désavoue immédiatement le poème qu'il trouve absurde et naïf. Mais Aliocha lui reproche d'être un athée : « Comment peux-tu vivre et aimer avec un tel enfer dans ton cœur ? »

Et le père Zosime, dont les souvenirs et les exhortations sont conçus comme une réfutation d'Ivan dans les chapitres suivants, pose la question : « Qu'est-ce que l'enfer ? Je maintiens que c'est l'incapacité à aimer. » La scène se termine quand Aliocha embrasse tendrement Ivan sur les lèvres, un acte que ce dernier réprouve comme un plagiat.

Soyons clair, Dostoïevski ne désire nullement défendre la position qu'Ivan Karamazov esquisse dans son poème. Ivan admet volontiers ailleurs qu'il est un insecte, même s'il est un insecte croyant. Mais le grand mérite de Dostoïevski en tant qu'écrivain est d'être totalement convaincant quand il expose ce à quoi il ne croit pas, et infiniment peu convaincant quand il défend ce qu'il veut croire. Comme dit Blake à propos de Milton, le diable a les meilleures répliques. L'histoire du Grand Inquisiteur nous confronte à un choix difficile : *bonheur diabolique ou liberté insupportable* ? Et ce choix en cache un autre, plus profond : *vérité ou mensonge* ? La foi qui libère n'est pas, comme nous l'avons vu, la liberté instrumentale de l'inclination et du désir passerager. C'est la liberté de la foi. C'est l'acceptation, voire la soumission à une exigence qui peut être un fardeau intolérable pour le moi, mais qui dynamise aussi un mouvement de conversion subjective, un mouvement de recommencement. Il se peut que nous endossions un nouveau moi en désobéissant à nous-mêmes et en obéissant à ce dur commandement. La foi espère la venue de la grâce. Soyons clair, une telle expérience de la foi n'est pas une certitude, elle se réalise seulement quand on part au désert, quand on subit la tentation diabolique et le doute radical. À ce titre, l'ennemi de la foi n'est pas le doute. Au contraire, c'est la *certitude*. Si la foi devient certitude, alors nous avons été séduits par les tentations du miracle, du mystère et de l'autorité. Nous sommes devenus diaboliques. Il n'existe pas d'assurance dans la foi. La foi se définit par une insécurité fondamentale, consolidée par le doute et caractérisée par une expérience radicale de la liberté.

C'est là une position noble et digne de Dieu. C'est également ce que Jésus exige de nous ailleurs dans ses enseignements, dans le Sermon sur la montagne où il dit : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent. » Et comme si cela ne suffisait pas, il ajoute : « Vous serez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » Voilà une exigence sublime. Une exigence glorieuse. Mais une exigence ridicule en fin de compte. voire inhumaine. C'est l'exigence de devenir parfait, quasiment Dieu. Cela est facile à dire pour Jésus, il était Dieu. C'est beaucoup plus difficile pour nous.

Et qu'en est-il de nous, les humains ? Qu'en est-il de ces créatures faibles, humbles, imparfaites et pleines d'illusions, les roseaux les plus fragiles de la nature ? Quand Jésus insiste sur la rigueur et la pureté de la foi, n'est-ce pas, sinon de l'orgueil, du moins de l'arrogance ? Le Grand Inquisiteur, et l'institution de l'Église qu'il représente, ont accepté les tentations du Christ non par malveillance, mais par un amour authentique de l'humanité, fondé sur la reconnaissance de notre imperfection et de notre besoin d'être heureux. Peut-être même méritons-nous le bonheur.

Si le prix de la pure rigueur de la vraie foi est la salvation des privilégiés, des quelque 144 000 élus, alors le reste d'entre nous, par millions et milliards, est

condamné à une vie qui est une forme de farce. La conséquence apparemment perverse de la parabole de Dostoïevski est que le Grand Inquisiteur est peut-être moralement justifié de préférer le mensonge à la vérité. Le dilemme du Grand Inquisiteur est finalement tragique : il sait que la vérité qui libère est trop exigeante pour des créatures humaines imparfaites comme nous. Tandis que le mensonge, qui octroie le bonheur, accorde le meilleur au plus grand nombre. Mais le Grand Inquisiteur sait également que le bonheur est une tromperie qui mène inéluctablement à notre damnation. Le mensonge du Grand Inquisiteur n'est-il pas magnanime ?

Pour être parfaitement (ou imparfaitement) honnête, je l'ignore. Entre le bonheur diabolique et la liberté insupportable, que faut-il choisir ? Nous devrions peut-être jeûner quelques jours dans le désert pour savoir ce que nous pouvons faire.

Traducteur de l'essai *Les Philosophes meurent aussi* de Simon Critchley, ainsi que d'une trentaine d'ouvrages (essais, romans, documents), **Jean-François Chaix** est également l'auteur de plusieurs livres. Il a travaillé dans la presse en France et à l'étranger.